que l'on n'en a plus besoin ? Tu te fais trop d'honneur à toi-même en te donnant pour l'esprit qui a commandé, et tu ne m'en fais pas assez, à moi, en me reléguant au rôle stupide du bras qui agit. J'ai droit à ma part, et je saurai la prendre. Je te propose de partager ! Prends garde! si tu refuses, si tu veux la guerre, tu n'auras rien !

—Le crois-tu ? fit le *roi du bagne* avec un sourire railleur.

—Si tu as cru prendre tes précautions, j'ai su établir les miennes, continua le comte. Aujourd'hui je ne te crains pas ! Que peux-tu contre moi ? En vérité, tu es fou lorsque tu prétends m'imposer tes volontés ! Je suis libre, entends-tu ? Et que tu me prêtes ton assistance ou non, je saurai arriver à la fortune et fondre celle de la marquise avec celle des Niorres. Tu me menaces d'une révélation ? Allons donc ! Cette menace n'est bonne que pour les niais ! Pour me dénoncer, il faudrait que tu te dénonçasses toi-même. D'ailleurs, je nierais. Quelles preuves as-tu contre moi ?

—Aucune, je l'avoue, dit le *roi du bagne.*

—Et tu n'oublies pas non plus, je pense, que les relations que j'ai su me créer me serviraient prodigieusement en cas d'attaque ?

—Je ne l'oublie pas davantage.

—Alors, que peux-tu contre moi ?

—Deux choses bien simples : empêcher d'une part ton mariage avec la marquise, et de l'autre te priver de l'héritage des Niorres.

—Toi, tu peux cela ! s'écria le comte.

—Sans doute !

—Allons donc ! je ne te crois pas !

—Il te faut des preuves ?

—Oui."

Le *roi du bagne* se laissa retomber sur le divan et reprit sa pose nonchalante.

" Pour l'épouser, dit-il, il faut que la marquise d'Horbigny ait mon consentement tacite à cette union, et ce consentement, je puis le refuser.

—On s'en passera ! dit le comte dont la colère commençait à se faire jour à travers le calme qu'il affectait.

—Je ne le crois pas.

—Pourquoi ?

—Mon Dieu ! pour ce simple motif : c'est que la marquise est déjà bigame, et qu'il dépend de moi de la faire condamner.

—Hein ! s'écria le comte.

—La marquise avait été mariée en Italie avant d'épouser M. d'Horbigny. Son premier mari est encore vivant, et ce mari.... c'est moi !

—Toi ! fit Bamboulà avec stupéfaction.

—Eh oui ! moi-même. Rappelle-toi l'histoire de mes mariages, que j'ai racontée devant le duc de Chartres. Ne t'ai-je pas dit que l'une de mes femmes, la dernière, était vivante ? Eh bien ! c'est la marquise...

—Elle ! elle ! répéta le comte comme s'il se refusait à croire.

—En veux-tu la preuve ? continua le *roi du bagne,* elle est facile à donner. Tiens, voici une lettre écrite tout entière de la main de la belle marquise, lettre datée de deux mois à peine, et qui dissipera tous tes doutes. Lis !"

Le comte prit le papier que lui présentait son interlocuteur.

" Garde cette lettre et porte-la à la marquise, elle t'en confirmera toutes les expressions," ajouta le *roi du bagne.*

Une rougeur ardente envahissait le visage du comte.

" Ainsi, s'écria-t-il avec explosion, elle et toi vous vous êtes joués de moi !

—Il le fallait, mon cher ami ! répondit le *roi du bagne* toujours impassible. Je ne pouvais pas, moi, premier mari de la marquise et pensant à faire un jour valoir mes droits, travailler à faire passer sur sa tête tout l'héritage de son second mari. La plus légère indiscrétion nous eût perdus tous deux, car l'on eût pu nous accuser à bon droit d'une complicité manifeste. Il fallait demeurer en apparence étrangers l'un à l'autre, et faire adroitement agir un tiers qui nous servit sans s'en douter. C'est la vieille histoire des marrons du feu, et qui sera éternellement vraie tant que le monde sera monde."

Le comte de Sommes courba la tête : il se sentait dominé par l'infernal génie de son interlocuteur. Il comprenait tout ; il s'expliquait la conduite de la marquise, celle du *roi du bagne,* et lui qui avait voulu jouer les autres, il était forcé de reconnaître qu'il avait été la dupe de plus adroits.

A cette pensée, son orgueil froissé se joignant au sentiment que lui inspirait la perte d'une partie de cette fortune immense qu'il croyait de réunir dans ses mains, amena en lui une surexcitation violente.

Les suggestions les plus opposées et les plus rapides se firent jour dans son esprit, en moins de temps que nous ne mettons à écrire cette phrase.

Le *roi du bagne,* le regard rivé sur Bamboulà, semblait lire nettement tout ce qui se passait dans son âme.

"Soit ! s'écria Bamboulà après un moment de silence. A toi la fortune du marquis d'Horbigny, mais à moi celle des Niorres ! Oh ! je sais ce que signifie ton sourire ! Tu te dis que tu possèdes entre tes mains l'original de cette donation faite en faveur du fils de la Madone, et que pour réclamer l'exécution de cet acte dont je n'ai, moi, que la copie, il me faudra ton assistance. Mais tu n'as pas tout prévu, malgré ton infernal génie de l'intrigue. Ce que tu redoutais tout à l'heure, je le ferai ! L'une des deux nièces mourra et j'épouserai l'autre. Alors ma fortune sera encore plus considérable que la tienne, et si tu veux la guerre, tu l'auras ! Oh ! ne hausse pas les épaules. Tu auras en moi un ennemi terrible. Que sont les liens du sang entre nous ? Rien ! Tu l'as dit toi-même. Tu m'as joué, tu m'as trompé, tu t'es servi de moi comme d'un vil instrument : je me vengerai ! Garde-toi ! Je connais une partie de tes secrets, je...

—Silence ! commanda impérativement le *roi du bagne.* Si tu tiens à la vie, cesse ce jeu terrible que tu joues devant moi ! Oser entrer en lutte avec moi, le *roi du bagne!* Sais-tu que parmi tous ces hommes qui m'entourent, et qui ne craignent rien sur la terre, pas un seul n'oserait entreprendre un tel combat ! Crois-tu donc, d'ailleurs, qu'un colosse de puissance puisse être attaqué par un pygmée de ton espèce ! Crois-tu que j'ai pu oublier une précaution à prendre ? Soumets-toi, Bamboulà, car tu es à moi ! Tu m'appartiens, et tu ne peux m'échapper ! Je ne puis te dénoncer moi-même ? non sans doute, mais tu n'en es pas plus pour cela à l'abri de la justice. Il est un homme qui t'a vu jadis à Brest, qui t'a rencontré à Paris, qui a été sur le point de te reconnaître et auquel un seul mot ouvrirait les yeux.

—Un homme ! répéta Bamboulà.

—Oui.

—Qui donc ?

—Tout simplement Mahurec, et si tu veux savoir la vérité, je t'avourai que c'est parce qu'il peut te dénoncer un jour en te reconnaissant, que je ne l'ai pas tué dans les jardins de l'hôtel la nuit de l'incendie, comprends-tu ?"

Bamboulà regarda encore le terrible personnage.

" Mais si je suis pris un jour, dit-il, ce jour-là je te dénoncerai."

Camparini sourit.

" La royauté du bagne, dit-il, est plus solidement établie que tu ne le penses, et le jour où tu serais arrêté, tu mourrais avant d'avoir pu parler. Maintenant, agis à ta guise, épouse l'une des nièces si bon te semble...je ne m'y oppose pas !"

A cette révélation inattendue qui le privait de sa dernière espérance, qui détruisait son dernier rêve, le comte demeura foudroyé. Il savait que le *roi du bagne* ne pouvait mentir ; il comprenait qu'il était vaincu.

Le *roi du bagne* parut jouir un instant de son triomphe ; puis se rapprochant de son interlocuteur :

" Il dépend de toi, dit-il, que tes plus beaux rêves d'avenir soient réalisés. Obéis-moi, soumets-toi ! Avant dix-huit mois tu seras en possession de l'héritage des Niorres, tu prélèveras cent mille livres pour tes revenus. Jure-moi obéissance et je ferai de toi, mon fils, l'un des hommes les plus puissants de ce monde. Tu comprends aujourd'hui toute l'étendue de ma domination ; te soumets-tu ?"

Le comte regarda le *roi du bagne;* un combat formidable semblait s'accomplir dans son âme. Enfin, ses traits crispés se détendirent ; sa resolution était arrêtée.

" Je me soumets !" dit-il d'une voix frémissante.

Ernest Capendu.

Fin.

PAGES D'ALBUM.

Pour rendre un mariage heureux, il faudrait que le mari fût sourd et la femme aveugle. Alphonse d'Aragon dit le Sage.

De mille hommes j'en ai trouvé un bon, et de toutes les femmes, pas une. Salomon.

Les mariages les plus parfaits sont les moins imparfaits ; les plus pacifiques sont les moins orageux. Saint-Prosper.

Le mariage est la vie à deux ; on en double les jouissances et on en diminue les peines en les partageant. *Docteur* Tanchon.

Puisqu'on nomme le mariage un lien, comme il est nécessaire que les deux rubans ou les deux cordages soient entrelacés pour faire un nœud, aussi faut-il que l'homme et la femme soient attaches par un devoir mutuel, pour rendre la société plus ferme. *Le père* Du Bosco.

L'amour, c'est d'être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel. Victor Hugo.

Un mari, communément, passe la moitié de sa vie à tourmenter sa femme, et l'autre moitié à l'en dédommager. Xavier de Maistre.

Une belle femme est le paradis des yeux, l'enfer de l'âme, et le purgatoire de la bourse. Fontenelle.

Dans son intérieur, une femme ne doit désirer que la réputation d'une femme sensée. Dans le monde, elle ne doit chercher que la réputation d'une femme aimable. Madame Cécile Fee.

Avant le mariage, on ne saurait trop éplucher les défauts de la personne aimée—ni après qu'il est conclu, avoir trop d'indulgence sur cet article. Saint-Réal.

Il y a de ces femmes vertueuses qui croient ne pouvoir faire trop acheter leur sagesse à leurs maris ; pour un peu d'honneur qu'elles conservent quelquefois malgré elles, elles prennent un orgueil insupportable ; elles se persuadent qu'on est obligé d'excuser et de souffrir toute leur mauvaise humeur. Une femme un peu coquette, mais d'un caractère doux et égal, est cent fois préférable pour un mari. Goldoni.

Il peut en être de deux caractères unis par le mariage comme de deux vins excellents dont le mélange ne fait qu'une détestable ripopée. Bussy-Rabatin.

Une femme qui ne se marie pas doit désirer ses quarante ans comme une femme mariée les redoute. Madame Charles Reyland.

Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et ensevelit le mérite des femmes. Madame de Lambert

Une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas, et ne la laisse manquer de rien. Madame de Brissac.

Il est toujours un point par lequel deux êtres ne se touchent pas ; et ce point suffit à la longue pour rendre dans le mariage la vie insupportable. Paul de Kock.

Dieu a placé la femme sur la terre pour que l'homme ne fît pas de trop grandes choses. Panage.

Un contrat de mariage est souvent entre les parties l'engagement de ne point vivre ensemble. Massias.

La femme a besoin d'un guide qui lui ôte la responsabilité d'elle-même. Godwin.

Il ne convient pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en a pas. Jean-Jacques Rousseau.

Une femme est toujours assez savante quand elle sait distinguer le pourpoint de la chemise de son mari. *Le duc* Jean V de Bretagne.

La femme chez les sauvages est une bête de somme, dans l'Orient un meuble, et chez les Européens un enfant gâté. Duclos.

Il faut chercher une femme avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux. Richardson.

Il n'y a de bons ménages que ceux où les époux se souffrent mutuellement leurs sottises. La Fontaine.

L'homme et la femme qui se marient mettent la main dans un sac où sont dix couleuvres et une anguille. Il y a pour chacun dix à parier qu'ils n'attraperont pas l'anguille. Adage italien.

Prescrire au genre humain le célibat, c'est lui prescrire le suicide. Jean Reynaud.

Dans le mariage, ainsi qu'en bien d'autres choses, il faut d'abord viser à l'idéal, puis se contenter de l'incomplet ; se proposer le *mieux,* et accepter le *moins.* Madame Necker de Saussure

Le mariage a beaucoup de peines, mais le célibat n'a aucun plaisir. Johnson.

Les mauvais anges ne furent pas précipités dans l'enfer, mais il passèrent dans le corps des femmes pour faire enrager les hommes. *Le docteur* Névisan de Padoue.

Les vertus de ménage sont d'autant plus difficiles qu'on en a plus souvent besoin. Duclos.

La veuve la plus sage est toujours assez folle pour se remarier. La Chaussée.

L'essentiel est d'être heureux, même en jouant aux quilles. Frédéric Le Grand.

Il est plus supportable d'être toujours seul, que n'être jamais seul. Montaigne.

Un homme ne doit pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et avoir disséqué au moins une femme. Balzac.

Le lien du mariage est quelquefois si serré, qu'il blesse profondément ceux qu'il unit. Pope.

Les femmes sont belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton. Diderot.

Quelques femmes ne peuvent réussir à gouverner leurs maris ; mais il n'y a pas un mari peut-être qui parvienne à gouverner sa femme. Mademoiselle de Sommery.

La femme est le chef-d'œuvre de l'univers. Tessing.

La femme est le joli défaut de la nature. Milton.

La femme est un mêts digne des dieux, quand le diable ne l'assaisonne pas. Calderon.

Quand le premier mois du mariage n'est que la lune de miel, le second est la lune d'absinthe. Le *jardin des Roses,* par Saadi.

Tout mari peut battre sa femme quand elle ne veut pas obéir à son commandement, ou quand elle le maudit, ou quand elle le dément, pourvu que ce soit modérément, et sans que mort s'ensuive. Beaumanoir, *Code féodal.*

La femme est l'organe du diable. Saint-Bernard.

C'est par les lèvres de la femme que passe le souffle de Dieu. Benjamin Constant.

Si Laure avait été la femme de Pétrarque, il n'aurait point passé sa vie à rimer des sonnets. Lord Byron.

Le mariage vient après l'amour comme la fumée après la flamme. Swift.

Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre. Balzac.

Le paradis est toujours là où habite l'amour. Jean-Paul Richter.

Les femmes les plus sages sont les moins folles. *La duchesse* de Beaujeu.

Une femme est toujours assez belle quand elle est bonne. Aimé Martin.

Je me serais volontiers embarqué dans le mariage, si j'avais trouvé quelqu'un qui voulût assurer le bâtiment. Diogène.

Diogène, ayant aperçu une femme pendue à un arbre, s'écria : " Il serait à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits ! " Diogène.

Une femme sage et belle vaut un trésor, quand elle n'aurait qu'une simple jupe. Sénèque.

Qui se marie à la hâte languit doucement. Proverbe.

Il en sera des femmes comme des passions : on ne cessera de s'en plaindre, et l'on y reviendra toujours. *Le prince* de Ligne.

Le tentateur a mis sur le chemin des hommes, les sept péchés capitaux. L'homme passait outre pour aller au bien Le tentateur a mis le huitième péché capital : la femme. Arsène Houssaye.

Une belle femme plait aux yeux, une bonne femme plait au cœur : l'une est un bijou, l'autre est un trésor. Napoléon.

La femme, c'est le cœur de l'homme. Pierre Leroux.

Lectrices, il y a du pour et du contre, du bon et du mauvais, dans les lignes ci-dessus. Si vous êtes tentées de vous mettre en colère, épargnez-moi du moins—je n'ai fait que reproduire.

C. T.

LA CHASSE AUX OISEAUX DE MER.

Les grèves, cette providence du marin pour les produits de la pêche, sont aussi la ressource de l'amateur pour les agréments de la chasse : elles ont, tout aussi bien que les plaines, leurs scènes de carnage. Mais au lieu du chien couchant qui flaire le gibier, le fascine et l'arrête pour le placer sous le fusil, le chasseur a pour auxiliaire le barbet ou l'épagneul, dont la mission est de rapporter le gibier. Au coup de fusil de son maître, cet animal intelligent bondit, se jette à l'eau, poursuit le volatile blessé, plonge avec lui, et le rapporte, fier de son triomphe.

La chasse dans les grèves se fait à toutes les époques de l'année ; c'est surtout en hiver qu'elle est abondante. Les canards, les courlis, les sarcelles, les oies, les cygnes sont alors l'objet d'une guerre acharnée de la part des Nemrods de la côte, qui tirent dans les bandes, sans se donner toujours la peine de porter le fusil à l'épaule.

Rien n'égale d'ailleurs leur intrépidite : le chasseur aperçoit-il quelque gibier à l'abri d'une écore de vase ou sur le versant d'un banc de sable, il se courbe, se dissimule pour arriver inaperçu à portée de fusil ; plus près il rampe à terre, ayant de l'eau près de lui, sous lui ; les genoux et les coudes dans la vase, il approche, il se lève, se découvre et tire le malheureux volatile qui n'a pas eu la prudence de faire le guet.

Cette attention de faire le guet est particulière à quelques espèces d'oiseaux de passage. Dans une bande de courlis pâturant en grève, il y en a toujours plusieurs qui, placés en vedette sur les hauteurs, ne mangent pas, afin d'observer ce qui se passe aux alentours : au moindre indice de danger, la sentinelle pousse un cri d'alarme, et toute la bande s'envole. Si un courlis isolé aperçoit un chasseur embusqué ou à l'affût, il empêchera par ses cris le gibier, quel qu'il soit, d'approcher : le chasseur n'a plus qu'à plier bagage.

Mais les grèves font quelquefois payer chèrement les plaisirs qu'elles procurent à l'amateur du coup de fusil. Les sables mouvants, les courants d'eau trouble sont les moindres dangers.

Quelquefois un chasseur trop animé oublie qu'il est sur un terrain d'emprunt, que la mer ne s'est retirée que pour revenir à heure fixe occuper son domaine ; il s'est aventuré à la poursuite d'une volée de canards, et lorsque le mugissement des vagues l'avertit que la marée rentre dans sa période ascendante, il est souvent trop tard ; les bas-fonds derrière lui sont envahis par des courants devant lesquels reculent les nageurs les plus aguerris.

Les habitués de la grève ne se contentent pas de la chasse